Sylvio Hermann DE FRANCESCHI, *Les intermittences du temps. Lire Alphonse Dupront*, préface de Dominique JULIA

Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2014

Richard Figuiet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8541>

DOI : 10.4000/rhr.8541

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2016

Pagination : 150-153

ISBN : 978-2-200-93059-2

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Richard Figuiet, « Sylvio Hermann DE FRANCESCHI, *Les intermittences du temps. Lire Alphonse Dupront*, préface de Dominique JULIA », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2016, mis en ligne le 05 avril 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8541> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8541>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Sylvio Hermann DE FRANCESCHI, *Les intermittences du temps. Lire Alphonse Dupront*, préface de Dominique JULIA

Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2014

Richard Figuier

RÉFÉRENCE

Sylvio Hermann DE FRANCESCHI, *Les intermittences du temps. Lire Alphonse Dupront*, préface de Dominique JULIA, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2014, 24 cm, 398 p., 26 €, ISBN 978-2-7132-2454-6.

- 1 C'était fatal, il fallait bien que l'un des historiens français parmi les plus importants du xx^e siècle, devienne lui-même objet d'histoire. Alphonse Dupront, que certains soupçonnent d'avoir soigneusement entretenu la légende majeure le concernant, à qui d'autres reprochent d'avoir été un homme mystérieux à l'écriture cryptée, homme du secret, des petits groupes d'influence, et que d'autres élèvent au sommet du génie, cet homme, non pas ambigu mais ambivalent (il opposait volontiers les deux termes), mérite le livre que lui consacre Sylvio Hermann De Franceschi, après plusieurs articles. Non pas tant parce qu'il faudrait en finir avec le mythe en montrant le déploiement au grand jour de la carrière de l'historien, mais parce que, plus fondamentalement, l'on prend mieux conscience aujourd'hui que celui que l'on a voulu enfermer dans une certaine caricature – dont il a peut-être été tout à la fois l'artisan et la victime – appartient de plein droit à la lignée des grands penseurs des sciences humaines en langue française. C'est ce que confirmera sans aucun doute le second livre que l'auteur nous dit préparer, et qui sera consacré aux relations de l'écriture dupronienne de l'histoire avec les autres disciples de sciences humaines et sociales.
- 2 Sans pouvoir rendre compte de tous les aspects du livre, je voudrais, en admirateur de l'œuvre d'Alphonse Dupront, accompagner l'auteur dans sa démarche en posant

quelques questions, non sans avoir présenté en deux mots la vie de l'historien pour les lecteurs qui n'en seraient pas les familiers. Alphonse Dupront, d'origine gersoise, est né en 1905. Issu d'une famille modeste, il est un des nombreux bénéficiaires de la politique d'ascension sociale par la scolarisation voulue par la III^e République. Le voilà donc élève à l'École normale supérieure, puis agrégé d'histoire, membre de l'École française de Rome où s'achève son parcours de formation. Au début des années 1930, il devient directeur de l'Institut français de hautes études en Roumanie, où la Seconde Guerre le surprend. Gaulliste déclaré, il rejoint en 1941 la faculté des lettres de Montpellier, puis c'est l'élection à la Sorbonne en 1956 où il a enseigné jusqu'à sa retraite, avant de devenir en 1970 le premier président de la nouvelle université de Paris-IV. Il meurt en 1990. Grand intellectuel doublé d'un homme d'action, comme le montre brillamment le livre de Sylvio De Franceschi : nous connaissions moins la période montpelliéraine, elle révèle sous la plume de l'auteur une intense activité de rassembleur et de prospectiviste (pour ainsi dire). Face à la débâcle, il faut préparer l'avenir et Dupront réunit autour de lui un groupe de personnes d'horizons professionnels et intellectuels divers. Après la guerre, on assiste à la création d'un centre de connaissance internationale destiné aux relations avec des personnalités étrangères désireuses de construire la paix. Dupront, toute sa vie, aura eu le don de favoriser la naissance de groupes ou d'institutions toujours susceptibles d'engendrer un avenir qui soit un ordre de l'humain possible, comme il aimait à le dire : que ce soit en 1972 avec la création du centre d'anthropologie religieuse européenne (CARE) au sein de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), ou que ce soit le rôle qu'il a joué dans la création de l'Institut européen de Florence.

- 3 Ayant beaucoup réfléchi sur l'enseignement et la réforme de l'université, mais aussi sur les mérites et les dangers respectifs de l'oralité et de l'écriture, il laisse une œuvre immense – citons simplement *Du Sacré* (Gallimard, 1987) – en grande partie posthume, la publication de sa thèse de 1956 (*Le mythe de croisade*, Gallimard, 4 vols.) ne sera, par exemple, effective que sept ans après sa disparition. La dernière œuvre posthume et inachevée de Dupront vient d'ailleurs de paraître chez le même éditeur sous le titre de : *L'image de religion dans l'Occident chrétien. D'une iconologie historique*.
- 4 Pour installer Alphonse Dupront à sa juste place, l'auteur cherche à reconstituer un univers de pensée qui serait celui d'une génération – à l'École normale de la rue d'Ulm, Dupront est condisciple de Henri-Irénée Marrou, Pierre Vilar, Jean-Paul Sartre, Raymond Aron, Maurice Merleau-Ponty... Avec lui, on voyage dans les textes, des anciens, Péguy surtout, Berdiaev, Lavelle, Claudel semble absent et on sait que Dupront en était grand lecteur ; mais aussi des contemporains, Marrou surtout, et l'auteur met en évidence des influences ou des sensibilités communes. Ce qui a pour effet de rendre moins singulier le personnage, de lui reconnaître des airs de famille. Il n'est pas question de se contenter de suivre un parcours biographique, mais d'établir une « archéologie » intellectuelle de la formation et du développement de l'œuvre dans ses environnements successifs. Dès lors, Sylvio De Franceschi, et ses lecteurs avec lui, apprivoise peu à peu une œuvre qu'il avoue lui-même avoir eu du mal à cerner. Au commencement, les effets de ce que l'auteur, à la suite de Frédéric Worms, appelle le « moment 1900 », à savoir le temps de l'affirmation du bergsonisme. Dupront, dans sa jeunesse, est marqué par Alain, qu'il a comme professeur au lycée Henri-IV, mais aussi par Péguy, on l'a dit, qu'il lit assidûment. En fréquentant l'École pratique des hautes études, il rencontre Paul Alphandéry, autrement dit le rédacteur de la *Revue de l'histoire des religions*, laquelle est liée étroitement au grand renouveau des sciences sociales

autour de la sociologie durkheimienne. Comme d'autres de sa génération, Dupront constitue un point de rencontre original entre la tradition spiritualiste qui a trouvé son champion dans Bergson et celle, naissante, des sciences humaines. La sociologie sans l'histoire ne l'intéresse pas, la philosophie de l'histoire non plus – ce serait plutôt comme son condisciple Marrou, et Sylvio De Franceschi, même s'il n'aborde pas étrangement cet aspect, insiste beaucoup sur leur proximité intellectuelle, la théologie de l'histoire. Dupront retient la durée bergsonienne, mais, en historien, il cherche à lui donner toute son extension phénoménologique. Ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est une anthropologie mutilée. Tout se passe comme s'il s'agissait pour lui d'instituer une écriture de l'histoire, et c'est peut-être ce qui rend son style si difficile, qui serait au niveau de ce que Hegel appelle « l'histoire *philosophique* » (elle-même étant la reprise pensante de l'histoire *originale* – celle des témoins – et de l'histoire *réfléchissante* – celle des historiens) mais sans que cette histoire révèle l'accomplissement de l'Esprit, mais plutôt une tension proprement humaine vers l'Autre. L'Histoire « explose » dans l'éternel, comme il l'écrit dans « L'Histoire après Freud » (*Revue de l'enseignement supérieur*, n° 44-45, 1969, p. 35).

- 5 Sans doute, une sociologie du personnel universitaire nous apprendrait beaucoup sur les stratégies de singularisation suivies par Dupront – son choix de directeur et de sujet de thèse, son départ à Bucarest, son élection à la Sorbonne qui semble n'avoir pas été facilement acquise, son art de rassembler autour de lui des gens d'influence. Peut-être le séjour roumain lui apprend-il à se méfier d'un certain enfermement du milieu universitaire et entretient donc le besoin constant de s'ouvrir à d'autres ; peut-être sait-il déjà qu'une position dominante se construit par affinités électives. Peut-être rêve-t-il d'une institution qui serait une relance de ce qu'a été le Collège de sociologie, expérience qu'il n'a pu vivre en direct étant à Bucarest, mais dont il partage bien des thématiques. Du moins partage-t-il avec Bataille ce souci du « grand », terme que l'on trouve souvent sous la plume des deux auteurs, sans que cet étonnant rapprochement, soit dit en passant, en indique davantage. Il ne se rapproche pas vraiment de la deuxième génération des *Annales* en pleine ascension. S'il connaît et lit Mircea Eliade, il traduit ou introduit le grand historien des religions italien Raffaele Pettazzoni, il préfère Freud et Jung à Marx (c'est son condisciple Pierre Vilar qui a écrit dans la même livraison de la *Revue de l'enseignement supérieur* le texte sur l'histoire après Marx, pendant du sien sur Freud), René Guénon (lequel aura une audience jusque dans le mouvement surréaliste) à d'autres historiens des religions plus marqués par la tradition durkheimienne. Il a utilisé les outils de l'histoire sérielle pour ses enquêtes sur les pèlerinages, mais elle est alors prise dans une autre logique. S'il est attentif à l'individu, à l'expérience vécue, à la personne, ce n'est jamais sans oublier la masse, toutefois elle n'est pas celle de Canetti, mais celle organisée, portée par les profondeurs symboliques d'une vie collective vivifiée par la force mythique propre à telle ou telle civilisation. Bref, un perpétuel décalage qui ne fonde pas d'école et qui connaît tellement les pièges de la publication qu'il laisse à d'autres le soin de se charger de l'édition de son œuvre. De ce point de vue, pensait-il peut-être que, à l'instar de Nietzsche, ses lecteurs viendraient plus tard.
- 6 Sylvio De Franceschi fait partie de ses nouveaux lecteurs et, grâce à son livre, on comprend mieux la provenance d'une pensée qu'il va analyser pour elle-même dans le second volet en préparation de son diptyque. Déjà ressortent les traits d'un historien qui a pris à bras-le-corps le poids du « sixième sens », c'est-à-dire l'historicité, qui a poussé, comme le disait Nietzsche, à l'homme moderne. Avec d'autres inflexions mais

comme Foucault, Dupront « révolutionne » l'histoire, pas seulement la discipline historique, mais bien l'élargissement d'une conscience historique qui assume pleinement la condition temporelle de l'homme à un moment du projet moderne qui risque de voir s'imposer un régime d'historicité dans lequel triomphe un simple et unilatéral « présentisme ». Ce véritable ministère, que Dupront assigne à l'intellectuel, il aura voulu l'assumer comme thérapeute identifiant des déséquilibres dans l'exister historique, mais aussi discernant des ordres humains possibles. Alchimiste, chaman, qui entretient avec les plus grands une « amitié d'étoiles ».

AUTEURS

RICHARD FIGUIER

École française de Rome.